

prospectus

ou comment progresser à pas de loup dans une forêt de pièges

Je précise, en préambule de mon exposé, que l'intervention humaine dans le drame gévaudanaïs habitait mon intime conviction depuis plusieurs années. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de parler ou d'écrire sur ce douloureux événement, j'ai déniché ici et là des détails nouveaux qui, en s'amoncelant, confortaient cette conviction. Depuis la parution de ma dernière étude en 2004, où j'avais déjà insisté sur les dérives qui conduisaient à ma conclusion, j'ai découvert un élément, anodin à l'apparence, qui allait devenir le déclencheur d'un « eureka » qui ressemble au « bon sang mais c'est bien sûr » du célèbre inspecteur Bourrel.

Je me suis, en effet, aperçu que la date de la constatation des premières victimes autour de Langogne, se situait quinze jours après l'adjudication des travaux gigantesques qui ont immédiatement employé des centaines d'ouvriers pour construire cette si raide côte de Mayres qui relie Aubenas à Langogne. Cette constatation m'a amené à fouiller, dans les archives du Vivarais, tout ce qui avait trait à ce chantier, et des détails m'ont beaucoup intrigué. Tous les points de passage obligé pour escalader les Cévennes du Nord connaissaient des désordres, bagarres et crimes, à un point tel que les autorités avaient baissé les bras. Et parmi la cohorte des individus qui empruntaient ces passages, il y avait des anciens soldats récemment démobilisés de la guerre de sept ans, *(une guerre mondiale avant l'heure, traité de paix signé le 10 février 1763)*, et qui regagnaient leur domicile à pied. Or ces anciens soldats, mobilisés sur une si longue période, méritaient que l'on s'intéressât à leur sort, et je me suis ainsi lancé dans une lecture-découverte de cette guerre de sept ans, et j'y ai relevé de curieuses coutumes de guerriers mal nourris, progressant en désordre sur des champs de bataille jonchés de cadavres ensanglantés. La sauvagerie des combats, en Silésie notamment, avait rallumé une autre sauvagerie : la faim avait poussé certains soldats à manger de la chair humaine.

J'ai voulu en savoir plus, et j'ai compulsé des dossiers sur l'anthropophagie et sur le comportement de ceux qui y ont goûté. Et là encore, de nouveaux détails ont attiré mon attention : même accidentelle, l'anthropophagie peut dégénérer en un comportement maladif chronique. Donc, certains soldats ont pris goût à la chair humaine, et ont eu un recours systématique à sa consommation dès que la faim les tenaillait. Et bien sûr, dans ces moments-là, il n'était plus question de prélever de la chair sur des cadavres : le malade tuait pour se nourrir, comme le fait tout animal prédateur.

Les dessous de l'enquête

L'atrocité de la situation a été à son comble lorsque j'ai appris que les meilleurs morceaux prélevés par ces dévoreurs de chair humaine, étaient les bras et les cuisses sur de jeunes enfants, et les joues imberbes des femmes adultes. Il n'en fallait pas plus pour guider mes pas vers un examen des listes existantes des victimes du Gévaudan, pour y trouver des caractéristiques semblables. Et déjà, l'absence d'homme adulte parmi les victimes était un signe. Ces listes ont été établies en puisant dans les registres de sépultures des paroisses, et dans les rapports échangés entre les représentants des instances officielles.

Or il y avait un écueil. Si tous les récits s'accordent pour situer le point de départ du drame autour de Langogne dont le curé était à l'origine des premières alertes, les registres de cette paroisse ne font aucunement référence à un caractère suspect des décès. Sachant que la période concernée se situait au printemps de 1764, j'ai compulsé les registres de 1763 et 1764, et mon attention a été rapidement attirée par un nombre anormalement élevé d'enfants décédés, avec un pic en juillet 1764 où des victimes s'additionnent deux par deux, tandis que le nombre d'adultes ne varie pas, excluant toute épidémie qui aurait pu être la cause de ces décès. J'étais donc bien convaincu que Langogne avait été touchée.

Ensuite, il a fallu suivre à la trace ces criminels de grands chemins, seuls ou en petits groupes, pour voler, racketter, et quelquefois tuer. Et je me suis rapidement aperçu que la Margeride avait été traversée en quelques mois, avec des victimes signalées sur deux ou trois itinéraires habituels de ce parcours latéral, à la cadence de voyageurs à pied.

Mais s'il y avait des victimes en Margeride, il devait y en avoir aussi en amont et en aval, hors du Gévaudan. En amont, il y a des traces en Dauphiné en 1763, compatibles avec un itinéraire parti de Grenoble pour arriver en Gévaudan. En Vivarais, pas de trace, car les probables victimes ont été noyées dans les listes des victimes des nombreux troubles constatés. En aval, les premières victimes apparaissent en Rouergue et en Auvergne dès février 1765, avec quelques décalages imputables aux différences d'allure des marcheurs. Dès octobre 1764, Langogne avait retrouvé un calme qui restera définitif.

Jusque là, la logique est respectée, et j'arrive à faire abstraction du loup dont les ravages étaient bien connus en Gévaudan, où l'on était habitué à enterrer quelques cadavres d'individus, adultes

compris, décédés en chemin de mort naturelle ou accidentelle, et retrouvés mutilés après une ou plusieurs nuits au cours desquelles les prédateurs avaient agi en nécrophages. La peur du loup a toujours existé en Gévaudan, et les exploits d'une bête soudainement apparue ne modifiait guère les comportements, sinon les paysans n'auraient pas continué à laisser leurs enfants aller seuls au pré ou à l'abreuvoir. Et si une bête, quelle qu'elle soit, était venue concurrencer les loups sur leur territoire, les gens auraient constaté des dégâts d'affrontements entre animaux, ce qui n'a jamais été le cas.

Mais il y avait un hic !

Ce sera le deuxième volet d'une enquête passionnante.

Autour du centre de l'itinéraire qui parcourt la Margeride, des décès constatés ne correspondaient pas à la chronologie du transit Est-Ouest. Il a fallu en chercher les raisons.

La présence de trois chasseurs officiels successifs avait donné de l'ampleur au phénomène de bête féroce, et des vicieux pouvaient avoir profité de cette aubaine pour eux, car les autorités étaient obsédées par une chasse exclusive à un animal, et un animal extraordinaire.

J'ai poursuivi mon analyse du comportement des chasseurs et des habitants, jusqu'au départ d'Antoine qui m'est apparu précipité : il était porteur d'un secret qu'il a emporté avec lui, pour ne pas déplaire (et peut-être aussi pour percevoir l'alléchante prime). Un calme très net est constaté après son départ. Puis quelques semaines plus tard, une nouvelle vague de décès accrédite la thèse d'une bête revenue.

Pourtant, plusieurs caractéristiques avaient changé. Le périmètre infesté n'était plus linéaire, mais circulaire, et ce cercle était circonscrit dans un triangle peu vaste. Les victimes retrouvées ne portaient pas les blessures habituelles. Une bête cuirassée semait souvent l'effroi avant le crime.

Alors, j'ai compulsé la liste de ces nouvelles victimes, et j'ai relevé dans un premier temps que ces victimes étaient toutes à portée du village de La Besseyre où résidaient les Chastel, déjà suspectés dans de nombreuses publications. Mais je ne m'attendais pas à trouver chez chacune des victimes des liens de parenté plus ou moins éloignés avec ces mêmes Chastel. Avec le recul, je me demande pourquoi cette parenté n'a jamais été mise à jour, y compris dans les publications qui mettent en cause les Chastel, tant cette parenté est évidente.

Et c'est ainsi que j'ai poussé mon deuxième « ευρεκα » !

Les Chastel se vengeaient pour régler un différent familial qui avait déjà connu un épisode sanglant avec le meurtre perpétré par un Chastel sur un de ses neveux. Je n'ai pas cherché à épiloguer sur ces

dramas familiaux, afin de rester bien concentré sur la recherche de la vérité du drame gévaudanais, ce qui m'a conduit à voir si cette parenté Chastel ne se retrouvait pas sur des victimes antérieures à ce deuxième épisode du drame. Et j'en ai trouvé dès avril 1765, au moment où la presse et les curés en chaire mettaient la pression sur l'accusation et les ravages d'une bête sauvage autour de St Chély., Aumont, Fontans, Lorcières...

Toutes ces observations ont permis de mettre à jour deux modes opératoires différents pour les deux types d'agresseurs :

-l'heure d'intervention : le matin pour les affamés de chair humaine, et le soir pour l'assaillant Chastel
-la nature des blessures : amputations de membres ou têtes coupées et emportées pour les premiers, et égorgements pour le deuxième.

Il est également apparu que les assassinats des parents Chastel étaient fréquemment précédés d'une visite d'une bête cuirassée, dont l'analyse du comportement débouche sur l'accoutrement d'un humain, sans doute venu là pour un repérage.

Enfin, dans la mesure où ont pu être dissociées les victimes Chastel des autres victimes imputées aux vagabonds, des cas suspects se sont trouvés isolés, parce qu'ils ne présentent aucune des caractéristiques des modes opératoires habituels, ou parce qu'ils ne correspondent ni à la chronologie, ni aux itinéraires respectifs. Et là, il s'agit de profiteurs dont l'identification risque de ne jamais dépasser le stade des suppositions ou des probabilités.

Il reste à désigner un coupable pour ce deuxième épisode sanglant. J'ai ouvert des pistes impliquant les Chastel, mais lequel ? Le clergé n'est pas exempt de graves reproches. Des connivences ont débouché sur une clémence finale incompréhensible à ce jour.

Et pourtant c'est un Chastel qui a rétabli le calme définitif.

A un tribunal d'assises de trouver un prénom.

Je n'ai pas suffisamment d'éléments pour m'y risquer.

Mais je sais déjà que ne seront pas traités de la même manière le morbide des tueurs malades et le sordide des calculateurs.

André AUBAZAC 36 avenue Général De Gaulle
63670 LA ROCHE BLANCHE

« **La Bête du Gévaudan- les faits, l'effet, les fées, des mots pour des maux, démo...** »

un nouveau livre de 330 pages
prix 22 €

disponible chez l'auteur et dans les librairies habituelles de Langogne, Mende, St Chély, Saugues, Le Puy, La Roche Blanche